

CHAPITRE 11

CHÂTILLENS

L'accident avait eu lieu peu avant notre déménagement à Châtillens sur Oron. Là, nous avons trouvé un nouvel et vaste appartement peu onéreux.

L'état de santé de Minou s'aggravait de jour en jour. Il souffrait et semblait vouloir fuir la source de ses douleurs, sa queue en l'occurrence. Cela se manifestait par de brusques accélérations lorsqu'il marchait ou un certain acharnement à lécher ses pustules noires. J'avais pris rendez-vous à la clinique vétérinaire du fait de la gravité de la situation. Le diagnostic de gangrène sèche fut confirmé. L'unique traitement à envisager fut l'amputation de sa queue, sinon c'était la mort. J'acceptai sans hésiter.

Il existait cependant un problème. Le chirurgien avait coupé la peau de sa queue au même niveau que ses vertèbres. La suture maladroite d'une peau surtendue par les points se déchirait et s'écartait à chaque ablation de fils ce qui mettait à vif la moëlle épinière et causait de vives souffrances à mon pauvre chat. Après trois lâchages de suture, j'en eus marre et ordonnai à ce vétérinaire de peu de bon sens d'enlever une vertèbre supplémentaire sans toutefois toucher à la longueur du fourreau cutané le recouvrant.

Dès lors la suture tint bon, entraînant une totale guérison. Cela me coûta Sfr 800.- (pour ma bourse d'étudiant, c'était cher). Tant pis, j'aimais mon compagnon autant que ma compagne. Et quand on aime, on... etc.

Notre nouveau logement était très spacieux et occupait le dernier étage d'un chalet, soit cinq chambres, une cuisine et sanitaires. De plus, il était bis-cornu et de fait, fort sympathique par ses côtés secrets et son originalité.

Nous habitons au-dessus d'une dame de 75 ans, Mme veuve Niederhauser, forte de sa personne. Je réussis à établir un si bon contact avec cette voisine un peu taciturne qu'elle finit par m'inviter régulièrement à manger chaque midi chez elle. Le rituel débutait par quelques coups de manche à balai qu'elle donnait au plafond et qui me parvenaient par mon plancher. J'entendais alors «Le dîner est prêt», pour les French, il s'agit du déjeuner. Je la rejoignais et nous nous restaurions ensemble. Durant le repas nous parlions peu, préférant écouter à la radio les dossiers extraordinaires de P. Bellemare. Nous n'aurions manqué cette émission pour rien au monde. Je me souviens de la façon dont Pierre les commentait, de son inimitable talent d'orateur.

Sa voix, son intonation, les pauses et le suspens ajoutaient au plaisir que nous avions à l'ouïr religieusement. Après la première partie, durant la pause publicitaire, nous commentions ce que nous venions d'entendre. Nous tentions d'en découvrir l'intrigue mais étions le plus souvent fort surpris par celle-ci.

Un jour, Mme Niederhauser me pria de lui rendre service en lui réparant une vieille machine à laver dont le tambour vertical en fonte fonctionnait selon un mouvement alternatif de droite à gauche puis de gauche à droite.

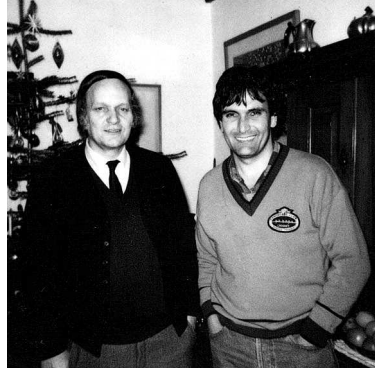
Ces premiers modèles de machines à laver arrivèrent sur le marché en même temps que le féminisme. Dans leurs revendications, les suffragettes exigèrent que leur soit restitué le droit de laver elles-mêmes notre propre linge plutôt que de le confier à ces drôles de machines, les pauvres chéries craignant ne plus servir à rien! Finalement, nous avons accepté, dans notre immense magnanimité, de leur restituer ce droit fondamental et spécifique. Nous, hommes sommes décidément trop bons!!!

Pour revenir à l'objet de réparation de ma voisine, soit sa machine à laver, il aurait été plus aisé d'examiner «la patiente» sur la table de cuisine. Qu'à cela ne tienne! M'apprêtant à quérir de l'aide afin de soulever et transférer l'objet sur le meuble, j'entendis un énorme bruit alors que je tournais le dos à Mme Niederhauser. Je lui fis face et vis la machine de près de 150 kg en place. Elle l'avait soulevée en un tour de main et posée sur celle-ci... glups me dis-je! Il ne ferait pas bon lui parler sur un ton qui manquerait de correction. Je ne craignais pas de me retrouver sur la table de sa cuisine, mais plutôt de me faire dévisser la tête par ses «soins».

J'avais conçu un «ascenseur» pour mon chat fait d'une poulie et d'une corde reliée d'un côté à un panier et de l'autre à un contrepoids (brique de béton). Je comptais le hisser du bas de l'immeuble sur mon balcon en toute tranquillité et sécurité. Cela n'a jamais vraiment fonctionné. En effet, je devais tout d'abord mettre l'animal dans le panier, remonter chez moi à l'étage et le lifter depuis le balcon. Il y avait pourtant quelques problèmes. La plupart du temps, Minou refusait de rester dans le panier par manque de confiance en son inventeur ou peut-être par mauvaise expérience des ascenseurs comme son auteur, bref, toujours est-il qu'à mi-hauteur, il sautait hors du panier et se sauvait comme un voleur. L'ingénieuse invention si irrationnelle... fut abandonnée... faute de fonds pour la développer. C'est cela...!

Il y eut cet été très chaud où alternaient pluies abondantes et soleil de plomb. La végétation poussait très vite. Il m'arrivait de m'installer dans le pré situé devant le chalet. Là, j'étudiais. La terre était tellement humide que les quatre pieds de ma chaise s'y enfonçaient, ainsi disparaissais-je dans les épais fourrés (l'herbe était très haute). Devant moi, une ciguë avait atteint les deux mètres. Ses fleurs blanches sur lesquelles cheminaient des pucerons terminaient un assemblage d'angles de tiges d'une incroyable régularité.

Habitant non loin de chez P. Gawrysiak, je lui rendais visite en stop chaque fois que cela était possible. Nous étions distants d'à peine quelques km. Nous partagions un repas et dégustions café et biscuits sous l'ombre généreuse d'un bosquet. Il me montrait ses peintures. Nous visitions ses ruches et lors de mon départ, **j'éprouvais une sensation de bonheur mêlée de tristesse à l'idée de quitter mon père.** Je ne savais alors d'où me venait ce malaise et me sentant abandonné, je revivais mon désarroi d'orphelin...



Là, mon père serait venu me voir ou l'inverse, puis nous nous serions séparés alors que j'aurais eu à peine le temps de lui dire combien je tenais à rester avec lui. Je n'étais pas sûr de le revoir vivant. L'image de ce petit garçon seul serrant son pot de miel contre son cœur aussi fort que s'il s'agissait de s'accrocher à ce parent, me hantait. Ce nectar que venait de me donner Pierre... père accentuait mon délire et ma souffrance. Papa s'en allait pour jamais...

Aujourd'hui encore, lorsque je vais visiter «père» en France, bien qu'un peu atténué, j'éprouve toujours ce même sentiment... je suis encore très fragile.

* * *

À Châtillens, la campagne alentour était belle tout comme cette vue panoramique sur les Alpes. Avec ou sans C.-A., j'avais pris l'habitude de faire de longues promenades dans cette campagne riche en paysages variant à l'infini, en fonction du temps et des saisons. Le soir, comme à l'accoutumée, je faisais du stop pour me rendre aux cours. J'avais quelques chauffeurs «habituels» qui me prenaient sur leur trajet de retour du travail. Nous avions sympathisé avec certains d'entre eux, en particulier l'Espagnol. Lorsque nous arrivions au-dessus de Savigny, une femme l'attendait à l'orée du bois longeant la route. Après avoir garé sa voiture, il s'excusait auprès de moi et me quittait quelques instants. Il «s'enfonçait» dans les bois avec la belle et... je le voyais revenir enchanté. Cependant, je pouvais lire un mélange d'harmonie et de culpabilité sur le visage de la femme, aussi n'osait-elle pas me regarder droit dans les yeux et s'empressait-elle de fuir, tête basse. Sur son annulaire droit, je pouvais deviner un contraste de bronzage en regard de la phalange qui ne faisait aucun doute quant à l'origine de sa honte. Mon regard devait être trop insistant et scrutateur, pourtant, je n'étais en rien «concerné» par leurs agissements... je me contentais de les observer.

Tout en cohabitant avec C.-A. et Minou, je ne m'interdisais pas d'avoir de petites escapades de temps à autre.

Il était entendu avec C.-A., que nous garderions notre liberté de ce côté-là. En effet, je m'étais assez rapidement «lassé» d'elle sur le plan sexuel. Je ne connaissais pas encore le plan sensuel... Cela me culpabilisait beaucoup, d'autant que je lui étais attaché affectivement, mais pouvais-je agir autrement? Était-ce l'ingérence dans ma vie d'adulte des premiers effets de mon enfance ou m'étais-je adapté à cette nouvelle forme de libération sexuelle qui, comme tout le monde le sait, finit toujours par faire souffrir un des partenaires du couple? Cela se nomme aussi égoïsme. Je refusais d'adhérer à ce type de comportement et estimais donc nécessaire de lui expliquer les choses clairement et telles que je les ressentais. Comme beaucoup de femmes, elle me reconnut cette franchise liée à l'honnêteté intellectuelle et morale que j'avais adoptée et conserverai tout au long de mon existence.

Comme vous pouvez le constater, j'ai créé depuis fin Pestalozzi un système d'auto-éducation, selon un critérium associant les maigres principes, quoique valeureux que me légua jadis Sussu, à ceux, issus de ma personnalité morale, en pleine évolution, confrontée au produit de ma réflexion et acquis culturels.

* * *

Parmi mes nouvelles conquêtes, il y eut la très belle Florentine.

Elle se trouvait à l'arrière de la «deuche» m'ayant pris en stop ce jour là. C'était une fin d'après-midi ensoleillée. Comme le conducteur était accompagné de sa copine, cette magnifique fille se trouvait seule sur la banquette arrière... en tout cas jusqu'à ce que je la rejoigne. Nous fûmes fortement attirés l'un par l'autre en l'espace d'un regard. Je leur proposai de faire escale chez moi, pour y prendre un «pot». Pour mon plus grand plaisir, ils acceptèrent. J'en profitai pour lui sortir mon «arme fatale». Je lui jouai du piano et interprétei, surtout pour l'Italienne, ma fameuse Ballade N° 1 de Chopin (quel bon copain ce Fred). Cela avait presque toujours pour effet de séduire l'objet de ma convoitise amoureuse. J'avais bien remarqué que la musique, le piano en particulier, exerce sur les femmes charme et séduction. J'ai d'ailleurs une légère préférence pour le public féminin... et pour cause. Notez que le piano exerce d'abord son charme sur moi et par la suite sur le public, fût-il féminin.

J'affirmai lui dédier telle ou telle pièce que j'interprétais...

Nous nous rendîmes ensuite chez eux. Ils habitaient au-dessus de Savigny dans une ferme joliment aménagée. Mon home ressemblait à une étable en comparaison. Nous avons discuté puis mangé des pâtes. Je m'étais ensuite éclipsé avec elle. Dehors, sur la terrasse, nous avons échangé un premier baiser. Je me souviens de la volupté de la situation, sa tête renversée sur mon épaule gauche alors qu'elle me tournait le dos. Je sentais ainsi la fermeté sportive de ses fesses contre mon sexe. Cela se traduisit par un désir immédiat, sur lequel elle fit «main basse», pour mon plus haut bonheur. Comme les enfants, tout ce que les muses touchent de leurs mains, elles finissent par s'en servir comme amuse-gueule.

En fin de soirée, le couple nous raccompagna à Châtillens où la belle et moi passâmes la nuit. Cette femme avait un visage magnifique et un superbe corps sous ses guenilles. Je ne sais plus combien de fois nous avons fait... elle et moi, mais je ne m'en lassais pas.

* * *

Il y eut aussi la femme aux cheveux «hennés» rencontrée lors d'un de mes trajets en stop. Elle me proposa de partir avec elle à Freiburg in Breisgau en Allemagne. Chez elle déjà, nous avons eu plusieurs échanges amoureux. Elle me plaisait furieusement physiquement. À cela s'ajoutaient une infinie douceur, une grande discrétion et un calme rassurant. J'ai accepté ce voyage avec elle comme un de ces «break» dont je vous ai narré l'importance, plus haut dans l'ouvrage, à propos de Claude Jotterand.

C'est dans cet état d'esprit que nous étions partis. Elle était très féminine jusque dans ses vêtements. Elle portait une robe multicolore au tissu léger au travers de laquelle je devinais ses formes. En haut, une blouse-chemise en soie boutonnée négligemment de laquelle pointaient de leur arrogance ses mamelons qui semblaient si durs. Elle était chaussée de fins escarpins à talons. Par cette façon de s'habiller, je sentais son désir et son envie de susciter chez moi la pareille. Tant de peine était de nature à me toucher. Je captais son désir et le percevais comme une onde sensuelle envahissante et incitatrice.

Ainsi, cheminions-nous dans son véhicule. Nos échanges de regards étaient discrets. Le plus voluptueux dans cette aventure venait du fait que tout ce que je vous narre, était tacite et inexprimé. C'eût été un crime de goût que d'en parler et encore plus de l'évoquer. Cela était si fortement et réciproquement ressenti que l'effet n'en était que plus intense. Nous nous étions rendus en Allemagne. C'était ma première visite de ce beau pays qui donna naissance à J.-S. BACH (1685-1750), mon compositeur préféré. Comme je ne cesse de le claironner, ce ne sont pas les pays que l'on apprécie, mais les gens qui les représentent. Ainsi, j'aime l'Allemagne, parce que J.-S. Bach y est né. Cette motivation à mes yeux est largement suffisante.

N'ayant que peu de moyens financiers, nous avons dormi dans la voiture, à l'orée d'un bois proche de Freiburg. La nuit fut si coquine que les vitres de l'automobile étaient couvertes de buée au petit matin. Nous avons pieusement visité cette petite ville où je fus frappé par trois détails: la propreté, la qualité de restauration architecturale (sachant que toute l'Allemagne fut bombardée durant la 2^e guerre mondiale) et enfin, les bières servies dans des verres en forme de bottes. Les indigènes reconnaissaient les touristes de notre genre à la façon dont ils buvaient leurs bières, à savoir, le coup de pied de la botte dirigé vers le haut. Ils attendaient le moment crucial où, par un effet de dépression, un «retour» de bière aurait fatalement pour conséquence de leur asperger le visage. Ils éclataient alors de rire. J'ai compris très rapidement qu'il faut boire ces bières en tenant la botte dans un plan horizontal.

Au retour, nous avons fait un petit détour par les bois afin de mélanger nos ébats à ceux bien naturels des oiseaux d'une forêt riche en essences et espèces. Ce mélange fort motivant nous gratifia de quelques plaisirs issus de la chair.

Nous avons tout naturellement fait escale à Bâle et avons profité de cette ville riche culturellement pour faire «le plein» dans ce sens. Nous avons tout d'abord décidé d'aller voir le film: *Faust* de Goethe dans la langue de l'époque s'il vous plaît. Je devais être trop présomptueux car... très vite, je me suis endormi.

Ne trouvant pas la salle de projection, nous fûmes guidés par un sympathique Bâlois qui nous proposa spontanément son aide.

Il nous mena à un parking pour y garer notre voiture puis nous embarqua dans la sienne afin de nous conduire devant la porte du ciné.

Peu avant, nous avons rencontré un jeune couple de Bâlois qui, soucieux de l'endroit où nous pourrions passer la nuit, nous proposa simplement de venir dormir chez eux. À dessein, ils nous remirent les clefs de leur appartement et un plan de quartier où ils logeaient. J'étais content de tant de gentillesse et de confiance, d'autant que nous étions des étrangers. J'ai toujours gardé une haute opinion de la ville d'Erasmus et ai souvent songé à aller y habiter. Aujourd'hui encore, je considère cette ville comme étant la plus évoluée de Suisse, toutes «disciplines» et cultures confondues.

Au début de la projection de Faust et sa damnation... enfin plutôt la mienne puisqu'à peine la séance commencée, celle-ci fut interrompue par les lumières. Le responsable de la salle demanda à qui appartenaient les clefs qu'il «secouait» en l'air du bout des doigts... évidemment c'était le trousseau de votre serveur.

Nous nous étions ensuite retrouvés chez nos récents amis. Ils nous avaient préparé un lit confortable dans lequel nous passâmes une nuit... agitée. Le lendemain, non contents de nous avoir offert le gîte, ils firent de même pour le resto. C'était vraiment très sympathique et je n'oublierai jamais tant de gentillesse et de spontanéité.

Avant de retourner à la campagne valaisanne de ma compagne pour nous reposer, nous avons visité le Göttheanum de Dornach. Cette construction anthroposophe est l'unique souvenir positif conservé de Perceval. Je trouvais cela beau, mais cette visite est à mettre sur le compte de l'éclosion de mon, ouverture d'esprit sur tout ce qui existe et pourrait avoir un quelconque intérêt.

Une fois en Valais, j'ai pu apprécier, en plus de ce voyage en compagnie de la femme henné, les attentions qu'elle me prodigua en sa maison natale. Mais je devais d'une part poursuivre mes études «challenges» et d'autre part, le peu de discussion que je pouvais avoir avec elle, commençait à me peser. Je décidai par conséquent de rentrer chez moi... où Minou m'attendait...

À Châtillens, après avoir passé une dernière nuit en sa compagnie, nous avons pris congé l'un de l'autre. Comme à l'accoutumée, je ressentais une solitude à deux et un malaise où se mêlaient sentiments **d'abandon** et de tristesse.

J'ai aimé cette femme. Elle me touchait par la simplicité du monde dans lequel elle vivait et qu'elle partagea généreusement avec moi... en ce moment, je l'aime encore.

* * *

Peu de temps après, j'ai rencontré une amie de la femme «henné» avec laquelle j'ai vécu aussi une aventure digne de narration. Celle-ci, plus âgée (26 ans), mais aussi plus mûre, était surtout plus active. Elle était danseuse professionnelle et fille-mère. Cette Suissesse alémanique m'avait proposé de rendre visite à ses amis de Suisse italienne. J'acceptai car je l'aimais bien. J'étais toujours dans cet état d'ouverture d'esprit, à la découverte du monde, des cultures et tout ce qui aurait pu concrétiser les connaissances livresques que j'étais en train d'acquérir au Gymnase du soir.

Nous étions partis avec sa voiture. Nous avons pris deux auto-stoppeurs flamands. Je ne savais où se trouvait la «Flamandie». Mais pour ne pas risquer la raillerie que j'aurais subie à coup sûr, si je m'étais exposé trop rapidement par mon manque de connaissances géographiques, je leur demandai près de quelle ville se trouvait leur bled d'origine, puis la capitale de leur pays et à partir de cela, sans qu'ils n'y voient rien, je sus que la Flamandie était aux États-Unis... je plaisante...

Nous fîmes escale au glacier du Rhône après avoir emprunté le col de la Furka. Ces paysages aux couleurs irréelles parce que fluorescentes, mêlés à l'ivresse d'altitude, nous faisaient délirer au point que nous croyions voir gnomes et autres farfadets surgir de-ci et de-là. C'est dans cette ambiance pour le moins tourmentée que nous atteignîmes le sommet du col.

Nous fîmes halte et durant la pause, j'eus la très mauvaise idée de vouloir gravir un des flancs du glacier... J'ai bien failli ne jamais en revenir.

Grimper à flanc de montagne avec des prises faites de terre gelée était fort aisé. Ce qui faillit m'être fatal fut la débâcle de fin d'après-midi. Je me rendis alors compte que toutes mes prises de terre, durcies par le gel, se transformaient peu à peu en boue. Je commençais à **dévisser**. Je me voyais chuter dans le vide. A cela s'ajoutait la tombée de la nuit et ce vent sifflant dans mes oreilles, comme une oraison funèbre. À cet instant, j'ai senti la mort avec une telle acuité que je me suis mis à ramper comme un serpent en une lutte désespérée pour la vie. La nuit tombée, je devinais à peine les endroits où mettre pieds et mains afin de retourner, dans les plus brefs délais... vers la vie, celle-là même qui s'était déroulée à grande vitesse devant mes yeux à son soir. Mais je voulais vivre et pour ce faire, je m'étais acharné.

Lorsque je suis arrivé vers le groupe très inquiet, j'étais couvert de boue de la tête aux pieds, à tel point que j'ai dû changer de vêtements. Grâce à Dieu, j'étais vivant... merci à Toi...

C'est très tard dans la nuit que nous sommes arrivés au Tessin. Il pleuvait tellement que bon nombre de routes étaient barrées par des coulées de terre et différents arbres déracinés.

Arrivés à destination, il y avait un problème de lits. Il en manquait pour faire dormir tout ce monde. C'est pourquoi, un des Flamands offrit de partager la couche de cette amie. Au lendemain d'une nuit agitée par les nombreux assauts du Flamand, tous glorieusement repoussés par mon amie, celle-ci me fit savoir, irritée par l'attitude du Belge, qu'elle désirait que ce soit moi qui partage dorénavant son «nid». J'acceptai par devoir... C'est ainsi que nous passâmes toutes ces saintes nuits à faire l'amour avec passion et délice dans un silence obligé puisque nous partagions la chambre avec trois autres convives. Lorsque je saisisais son magnifique corps de danseuse par la taille, celui-ci était si souple et si fin que je pouvais l'encercler de mes mains. Elle sentait bon. Sa peau était infiniment lisse, ses seins généreux, mais sans excès. Ils me procuraient un effet que je ne crois pas qu'il existât de mots en français pour le décrire...

